

une quantité suffisante pour subvenir aux besoins de sa famille, parceque d'un côté les engrais lui manquent faute d'avoir un assez grand nombre d'animaux, de l'autre parcequ'il ne cultive pas les plantes au moyen desquelles il pourrait les nourrir, et en tirer le profit qu'on en tire ailleurs. Il ignore l'usage qu'on peut faire de ces plantes pour cet objet : quelques-unes d'elles même lui sont absolument inconnues. Malheureusement ce sont les seules qui peuvent fournir un aliment substantiel et capable de mettre les bestiaux en état de soutenir l'épreuve de notre rude climat. Il est dès lors forcé d'épargner beaucoup sur la nourriture qu'il leur donne, qui pèche en même temps par la qualité.

Le cultivateur ne connaît guère même les soins nécessaires aux animaux pendant nos hivers rigoureux, ceux qu'ils requièrent surtout quand ils sont jeunes, plus que ceux qui sont essentiels pour la conservation de leur santé. Trop souvent il les voit languir sans pouvoir en deviner la cause, et enfin périr de maladies qu'il aurait pu facilement prévenir et dont il ignore le remède.

C'est ainsi qu'après avoir perdu la plus grande partie des profits de la culture il est encore privé de ceux qui tiennent à l'économie rurale, qu'enfin pour lui la source des premiers comme des seconds finit par se tarir.

Le mal a jeté des racines profondes, elles se sont étendues comme c'est l'ordinaire à proportion du temps qu'on l'a laissé régner. Son développement n'a point trouvé d'obstacles dans les lumières des cultivateurs du pays presque absolument privés d'éducation élémentaire jusqu'à ces dernières années, même jusqu'à l'année mil-huit-cent-vingt-quatre de tous moyen d'établir des écoles, où dans les exemples, ou les leçons de personnes d'éducation parmi lesquels il s'en trouvent à peine qui s'occupent même comme d'un art, ou d'une science, ou fussent leur état de l'agriculture.

J'aimerais à voir l'auteur de la production qui m'a fourni le sujet de ces observations, comme tous ceux qui sont à portée d'exercer quelque influence dans nos campagnes donner leur attention aux causes de l'état d'imperfection dans lequel se trouve notre agriculture : mettre dans leurs efforts pour faire connaître à leurs habitans les moyens d'améliorer leur condition et leur persuader de les employer, la constance et l'activité qui seules pourraient assurer leur succès.

Je souhaiterais aussi qu'en appuyant sur les erreurs de notre mode de culture ils s'attachassent à faire voir combien l'absence d'éducation suscite d'obstacles à la guérison de cette plaie funeste, et dont l'habitude des boissons fortes dans quelques parties de la province, vice qui marche toujours de pair avec l'ignorance, et l'apatie qu'elle entraîne, rend la cure encore plus difficile.

Je ne dois pas laisser ce sujet sans faire connaître quelques circonstances capables de leur fournir des motifs d'entrer avec zèle dans cette carrière. On peut assurer que dans plusieurs endroits de la province, des tentatives de cette nature ont enfin été couronnées des plus heureux succès. C'est ainsi qu'on a pu propager la culture des patates, ou pommes de terre, négligée pendant longtemps, contre laquelle on avait alors aussi les mêmes préjugés, qu'aujourd'hui contre celle de bettes et des navets, et de quelques autres plantes semblables.

On a pu voir aussi dans les journaux comment cette

amélioration s'était graduellement opérée dans le pays. Je dois ajouter que l'usage de joindre au bled quand on le met en terre comme quelques autres grains des semences granivores pour entretenir ou rétablir les pâturages quoiqu'il ne se soit introduit que depuis moins de trente ans chez nos cultivateurs a depuis quelques années fait des progrès rapides et qu'on peut espérer de le voir bientôt s'étendre dans toute la province. Il en serait même général comme beaucoup d'autres également avantageux si l'on savait plus communément lire dans nos campagnes.

Laissant de côté quelques autres faits analogues je dois dire qu'il se trouve déjà dans le district de Québec un assez bon nombre de cultivateurs canadiens, qui commencent à refouler le torrent des vieilles routines. On voit quelques-uns hiverner jusqu'à de vingt à trente vaches et dont il savent tirer parti. Que ne feraient-ils pas, s'ils pouvaient lire ? si l'on pouvait par cette raison faire imprimer quelques-uns des ouvrages qu'on peut qualifier d'élémentaires, dans lesquels ils apprendraient à connaître un peu mieux quelques uns des soins qu'elles exigent et la nourriture qui leur convient, pour augmenter la quantité de leur lait comme pour entretenir leur santé, pour en améliorer la race déjà fort bonne en elle même, et devenue peut-être meilleure que toute autre pour notre climat. Négligeraient-ils plus longtemps les plantes, parmi lesquelles on doit placer au premier rang les bettes que l'on ne cultive guère ici que comme un objet de jardinage, et les navets, auxquelles on doit ajouter les carottes, quand le terrain est susceptible de la culture de cette plante en grand ? enfin entre quelques autres la rave de Suède qui croit presque partout, comme la pomme de terre ou patate. Ne profiteraient-ils pas de ces moyens de doubler de suite et bientôt de décupler leurs profits ?

Je dois dire à ce sujet que j'ai cette année même trouvé dans le district de Montréal un cultivateur canadien dont la conduite, aussi bien que celles de quelques autres dans des endroits différens, mérite d'être citée comme pouvant servir de modèle à ceux qui sont capables de quelque courage, de constance et d'émulation.

Celui dont il est question habite une de ces paroisses où l'on a grièvement souffert de la mauvaise récolte. Il a cependant hiverné trente vaches et engraisé dix à douze cochons. Il est vrai que sa terre a cette année comme les précédentes produit plus que celles de beaucoup de ceux qui l'environnent ; mais c'est parcequ'il la travaille avec plus de soin, quantité de fumiers qu'il peut y répandre, se trouvent en proportion avec le nombre des animaux qu'il hiverne, il a de même le moyen de la fertiliser. Ses animaux sont mieux nourris, plus forts par cette raison et parcequ'ils sont mieux soignés, plus capables de fatiguer dans le printemps surtout.

Les profits qui résultent de ce mode d'exploitation suffisent toujours aux avances nécessaires pour faire faire les travaux dans le temps et la saison la plus convenable. Enfin il est dans l'aisance, et élève une famille respectable à laquelle il donne des leçons de travail, d'industrie comme des vertus dont elle profite, des exemples qu'elle imite et qui produisent pour elle comme pour lui des fruits de bonheur.

Je crois dire aussi que sous le rapport de l'éducation il se trouve quelques rares exceptions. Je dois indiquer la plus frappante que je connaisse et la plus honorable pour